

Le respect des traditions fut certainement une barrière aux envahissements mythologiques ; mais elle ne fut pas la seule. Si quelques Sémites conservèrent mieux que les fils de Cham, en leur simplicité vénérable, les enseignements de leurs pères, je ne puis m'empêcher d'y reconnaître une action providentielle, qui seule explique ce phénomène unique dans l'histoire d'une famille humaine. Devant une poésie aussi animée et aussi brillante que celle du livre de Job, des Psaumes, des Prophètes, du Cantique des cantiques, on a mauvaise grâce à parler de cerveaux racornis et de pauvres imaginations : ce sont des expédients puérils et de mauvais aloi qui ne trompent personne et condamnent leur auteur au ridicule ou au mépris. Quoi qu'on en ait dit, peu de races furent mieux douées pour les créations poétiques et les œuvres littéraires. Les longs poèmes retrouvés sur les briques assyriennes viennent encore de donner un récent démenti à ces systèmes, qu'on passerait volontiers sous silence, s'ils n'étaient pas faux : enfin les statues innombrables des dieux de Ninive et de Babylone ont montré que, même avec une langue trilitère, les fils de Sem pouvaient composer des mythes et broder des légendes divines, comme nos pères de l'Inde ou les Chamites des bords du Nil. N'attribuons donc plus à la race, au cerveau, au système nerveux ou au langage muet du désert, le monothéisme d'Israël et la persévérance des

antiques doctrines. Il y a ici quelque chose de plus : sachons le reconnaître et l'avouer, alors même que nos idées préconçues et nos systèmes favoris pourraient en être gênés. Que le livre de Job soit ancien, ou qu'il soit relativement moderne — et alors mon argumentation n'en aurait que plus de force, — il reste évident que l'absence de toute forme mythologique, au milieu d'une poésie si animée, si vivante, demeure un grave problème. Comment expliquer, en effet, ce contraste ? Tandis que partout ailleurs se tissaient, sur les fils des anciens récits, les nouvelles légendes divines et se classaient méthodiquement des généalogies compliquées ; tandis que des symboles, une métaphore, une manière de dire, une simple image, en pénétrant dans la doctrine, transformaient insensiblement les croyances, amenaient de simples spéculations, des idées pures, des intuitions philosophiques, à des réalités vivantes, à une personnalité, à un fait matériel ; tandis qu'Osiris voyait se grouper autour de lui et s'animer des formes diverses, des figures bizarres, un Horus vengeur qu'on appelle son fils, Isis et Nephtys qui sont ses sœurs, quarante assesseurs redoutables qui entourent son tribunal et lui portent secours pour accomplir sa mission de juge et de vengeur ; enfin, tandis que mille précisions compromettantes sur la vie et la mort du dieu transforment le vieux dogme, en défigurant sa simplicité et sa grandeur : comment une branche

sémitique pouvait-elle maintenir sous leur forme première les enseignements de ses aïeux ? comment savait-elle les transmettre intacts à ses enfants ? Pour quiconque a examiné avec quelque attention la marche de l'esprit humain à travers ces phases primitives de l'histoire, ce fait demeure sans explication. Et cependant il s'impose ici avec une évidence irrécusable. Nous avons pris sur le fait l'Égypte développant dans une plantureuse et exubérante végétation le germe mystérieux de sa doctrine osirienne dont le texte de Job nous a conservé sans doute tout le thème dans ces quelques mots : Je sais que mon rédempteur est vivant et que le dernier il se dressera sur la poussière pour juger ma cause. Tout est là, dans une formule sobre et vraie de tous points : elle semble contenir la semence et expliquer toute l'évolution du mythe égyptien.

Cependant, malgré tout le travail qui se fit, dans les temples d'Égypte, autour de cette légende, nous avons pu encore retrouver bien des traits communs qui rapprochent Osiris du Goël sémitique. L'idée remonterait donc à la même source ; mais elle suivit des chemins différents. D'un côté, le ruisseau se conserva transparent et pur ; de l'autre, il rencontra sur son cours des terres qui troublèrent ses eaux limpides d'abord ; il recueillit les débris confus de tout ce qui naissait et mourait sur ses pas, et il roula pêle-mêle ces épaves sans nombre.

Mais le filtre peut séparer lentement ces éléments étrangers ; et alors les eaux longtemps troublées et malsaines retrouvent leur ancienne pureté et leur saveur d'autrefois. En dépouillant de sa forme mythologique la doctrine osirienne, nous avons rencontré, en effet, dans le livre de Job et les enseignements de la vieille Égypte, la même idée, le même dogme : un Dieu vengeur et son intervention à l'heure de la mort. Il nous reste maintenant à examiner un autre aspect de cette auguste figure.

Osiris, avant de juger les morts et de secourir ses fidèles, à cette heure décisive où ils se présentent au seuil de l'éternité, était lui-même, nous l'avons dit, descendu dans la tombe et avait traversé ces chemins obscurs où s'engage le défunt. Le Goël des enfants de Sem aurait-il, lui aussi, connu cette épreuve ? Les descendants d'Abraham savaient-ils que ce Sauveur promis tant de fois mourrait et ressusciterait un jour ? C'est là un point intéressant qu'il nous faut étudier. L'insistance qui, dans le texte de Job, pèse sur ce mot : *Je sais que mon Rédempteur est vivant*, ne peut être, il me semble, une simple affirmation de l'existence du Dieu vengeur, comme dans d'autres pages de la Bible, où nous rencontrons quelquefois ce cri : *Dieu vit*, pour dire seulement *Dieu existe et me voit* ; peut-être y a-t-il ici quelque chose de plus. Pour ma part, je ne puis m'empêcher d'y voir une allusion lointaine à la mort et à la résur-

rection du Rédempteur. Ce qui semble autoriser cette hypothèse, c'est que la plupart des peuples de l'antiquité, comme nous le disions en commençant, ont connu d'une manière plus ou moins précise le mystère d'un Dieu souffrant et mourant pour l'homme. Sans vouloir entreprendre l'histoire complète de ces traditions, ce qui nous entraînerait trop loin et demanderait une longue et délicate étude, il faut cependant signaler ici quelques faits plus importants dont nous retrouvons le souvenir chez les peuples qui eurent des rapports immédiats avec la famille hébraïque.

Nous savons d'abord par les prophètes que, dans le temple même de Jérusalem, le culte idolâtrique d'un dieu mort et ressuscité remplaça un moment celui de Jéhovah. « Dieu me conduisit, dit Ezéchiel, à la porte de la maison du Très-Haut, qui est vers l'aquilon ; et voici qu'il y avait des femmes pleurant Tammus (1). » Le culte d'Adonis, qui depuis si longtemps avait prévalu parmi les races syriennes, avait donc pénétré jusque dans le sanctuaire d'Israël. On y célébrait dans les larmes, comme à Byblos (2) et dans la vallée du

(1) Ezéch, viii, 14.

(2) Dans son traité *De Dea Syria*, Lucien nous décrit les fêtes de Byblos. Ici encore ce sont les femmes qui, rangées autour du sépulcre du dieu défunt, se lamentent et se frappent la poitrine. Dans tout le pays, on fait un grand deuil, dit-il, et on célèbre dans les larmes les funérailles d'Adonis. Mais, le lendemain, ils

Nil, les funérailles du dieu, mais bientôt les cris de douleur se changeaient, au moment de sa résurrection, en des cris de joie et des chants d'allégresse.

Ce culte était-il venu d'Égypte et avait-il pénétré lentement les populations sémitiques des côtes de Syrie, ou bien était-il, au contraire, un héritage antique légué par les anciens colons qui, à l'origine, occupèrent la contrée ? Il serait téméraire de le décider ; mais, ce qui est bien certain, c'est que ces fêtes avaient des rapports trop évidents avec les lugubres cérémonies de l'Égypte, pleurant la mort d'Osiris et les fêtes brillantes qui célébraient sa résurrection, pour n'avoir pas été inspirées par la même pensée. Plus tard, quand Israël fut conduit en captivité sur les rives de l'Euphrate, il y rencontra encore, comme au pays de Misraïm et au milieu des peuples syriens, le culte du dieu mort et ressuscité. Il vit, dans les temples de la Mésopotamie, des prêtres avec leurs tuniques déchirées, qui se lamentaient au sujet de leur dieu, comme on se lamente au jour des funérailles : *Sacerdotes sedentes, habentes tunicas scissas et capita et barbam rasam, quorum capita nuda sunt. Rugiunt autem clamantes contra deos suos,*

annoncent qu'il est vivant, ils élèvent sa figure en l'air. Ils se coupent les cheveux, comme font les Égyptiens à la mort d'Apis.

*sicut in cœna mortui* (1). Il semble même que le prophète Zacharie, annonçant à Israël la mort du Christ, ait voulu faire allusion à ces pratiques des peuples voisins. Il ressaisissait sans doute, à travers ces mythes, le sens véritable des antiques prophéties, détournées et corrompues par les superstitions et les débauches du paganisme, et leur rendait, avec leur signification primitive, leur ancien et noble caractère.

Initiés, comme ils l'étaient, aux doctrines et aux cérémonies des nations limitrophes, ses contemporains ne pouvaient manquer de reconnaître, dans son prophétique langage, l'explication lumineuse de la foi du passé dont les rites des temples païens conservaient encore la mémoire, et la révélation mystérieuse de l'avenir dans l'accomplissement prochain des antiques promesses. Leur esprit devait se reporter, en effet, au souvenir du dieu mort et ressuscité, quand le prophète leur disait : « *Effundam super domum David, et super habitatores Jerusalem spiritum gratiæ et precum : et aspicient ad me, quem confixerunt : et plangent eum planctu quasi super unigenitum et dolent super eum, ut doleri solet in morte primogeniti. In die illa, erit magnus planctus in Jerusalem, sicut planctus Adadremmon in campo Mageddon.*

---

(1) Habacuc, vi, 30, 31. Macrobe parle aussi du culte d'Adonis chez les Assyriens et des lamentations de Proserpine.

Et planget terra : *familiæ et familiæ seorsum : familiæ domus David seorsum et mulieres seorsum : familiæ domus Nathan seorsum, et mulieres eorum seorsum.... Omnes familiæ reliquæ, familiæ et familiæ seorsum et mulieres eorum seorsum* (1). »

Ce grand deuil de toutes les familles d'Israël, auquel les femmes en particulier devaient prendre une part plus grande, ne nous rappelle-t-il pas, du côté du passé, et les lamentations des Égyptiennes et les pleurs des femmes de Phénicie auprès du tombeau de leur dieu ? Du côté de l'avenir, ne nous annonce-t-il pas de loin, sur le chemin du Calvaire, les femmes de Jérusalem qui poussaient des cris et se lamentaient sur Jésus, *quæ plangebant et lamentabantur eum.... Filia Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete et super filios vestros* (2) ? C'est à elles que s'adresse le Sauveur : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous et sur vos enfants ! Ce sont encore des femmes que nous rencontrons autour du tombeau de Jésus : « *Subsecutæ autem mulieres, quæ cum eo venerant de Galilea, viderunt monumentum et quemadmodum positum*

---

(1) Zacharie, xii. Dans le deuil d'Orisis, Théocrite nous représente les femmes d'Alexandrie s'en allant en poussant des gémissements, les cheveux déliés, les pieds nus, les vêtements en lambeaux et le sein découvert.

(2) Luc, xxiii, 27, 28.

erat corpus ejus. Et revertentes paraverunt aromata et unguenta : et sabbato quidem siluerunt secundum mandatum. Una autem sabbati, valdè diluculo, venerunt ad monumentum portantes, quæ paraverant, aromata ; et invenerunt lapidem revolutum a monumento..... Erat autem Maria Magdalene et Joanna et Maria Jacobi, et ceteræ quæ cum eis erant (1). » Les deux apôtres qui allaient sur le chemin d'Emmaüs disent à l'étranger, dont ils n'avaient point encore reconnu les traits : *Mulieres quædam ex nostris terruerunt nos, quæ ante lucem fuerunt ad monumentum.*

C'est ainsi que les moindres détails des antiques prophéties, qu'elles fussent venues des voyants d'Israël, ou qu'elles remontassent aux premiers jours de l'histoire humaine, qu'elles se fussent transmises dans les traditions, les mythes et les cultes des nations anciennes, ou qu'elles se fussent conservées dans la mémoire des plus vieilles familles de l'humanité, recevaient, dans la mort du Messie, du véritable Rédempteur des âmes, leur parfaite et entière réalisation.

Les races ariennes, quoique plus jeunes et plus distraites par leurs longues pérégrinations, conservèrent cependant quelques souvenirs de ces doctrines primitives, et bien des fois ils ont été recueillis à travers les textes de nos classiques et les

(1) Luc, xxiii, xxiv.

longs poèmes de l'Inde (1). Nous ne pouvons nous attarder à la recherche de ces traces, plus ou

(1) Dans les temples de la Grèce aucune cérémonie ne rappelait le mystère d'Abydos, de Byblos ou de Babylone. Apulée disait : *Ægyptiorum numinum fana plena sunt plangoribus, græca plerumque choreis.* Cependant cette tradition semble avoir laissé quelques traces dans les légendes locales, qui avaient cours encore aux basses époques. Les Crétois croyaient que Jupiter était mort, et ils montraient sa tombe. CICÉRON, *De Natura deorum*, liv. III. Ce qui fait entrer Callimaque dans une vive colère qui rappelle le langage de saint Paul dans son épître à Tite, 1, 12.

Κρητες ἀει ψεύσται, καὶ γὰρ τάφοι ὧ ἄνα σεῖο

Κρητες ἐτεκτήσαντο, σὺ δ'ὄν θάνατος ἔσσι γὰρ αἰεὶ.

Xénophane ne peut aussi comprendre cette mort des dieux. Si vous croyez qu'ils sont dieux, pourquoi les pleurez-vous ? et si vous croyez qu'ils méritent vos lamentations, pourquoi dire qu'ils sont dieux ? PLUT. *Traité d'Isis et d'Osiris*, 71.

Les philosophes avaient raison, mais les légendes n'avaient pas tort et Cicéron pouvait dire à bon droit : *Magnam molestiam suscepit primus Zeno, deinde Chrysippus, commentitiarum fabularum reddere rationem.* De nat. Deor., liv. III.

Mais si le souvenir du dieu mort et ressuscité était banni chez les Grecs du culte officiel, il avait trouvé une grande place dans les mystères, et cette religion secrète qui n'a besoin ni de temples ni de sacerdoce pour grandir et s'imposer. On célébrait en effet à Athènes, en l'honneur d'Adonis, une fête mystérieuse qui rappelle tous les traits saillants du culte osirien : la sépulture du dieu, les lamentations des femmes autour de son tombeau, les cris de joie au moment de sa résurrection, rien n'y manque. Dans sa vie d'Alcibiade, Plutarque y fait une rapide allusion : *Incurrentibus in dies illas Adoniis, species passim mortuis qui efferuntur similes, exponebant feminæ et exequias planctibus repræsentabant cantilenisque lugubribus.* T. I, p. 200, édit. Pari. Ant. Stephani, 1624. Dans la vie de Micias, il nous donne encore quelques détails : *Agebant tunc Adonia feminæ, atque exposita passim per urbem simulacra, eorumque exequiæ et planctus muliebres edebantur.* T. I, p. 532.

moins vagues, laissées dans ce sol mobile et inconsistent; il nous suffit d'avoir montré autour d'Israël, en Egypte, en Phénicie, à Babylone, l'importance de cette tradition (1). Le peuple hébreu lui-même n'y demeura point étranger, et ses prophètes semblent s'être servi plusieurs fois du souvenir de ces légendes vénérables, du moins par leur origine et leur objet, pour annoncer les traits saillants de la véritable histoire du Sauveur.

Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que l'auteur du livre de Job eût connu, lui aussi, le mystère de la mort et de la résurrection de ce vengeur, qui doit se dresser sur la tombe du défunt, le juger et rendre justice à ses œuvres.

Ce qui nous ferait admettre volontiers que ce cri du patriarche sémite: *Mon rédempteur est vivant!* contient une allusion à ces doctrines, c'est la suite même du texte, qui nous ramène aux idées et aux formules des vieux papyrus trouvés aux bords du Nil. Nous allons rencontrer la même

(1) Le culte moabite de Béalphégor était très-probablement aussi un culte analogue à celui d'Osiris, d'Adonis et de Tammus. Le livre des Nombres nous dit expressément que les filles de Moab invitèrent les Israélites à leurs sacrifices; et ils mangèrent et adorèrent leurs dieux, et Israël fut initié aux mystères. Béalphégor, XXV, 2. Les femmes ici, comme en Égypte, à Byblos et à Athènes, sont encore particulièrement chargées de son culte. La paraphrase d'Apollinaire porte que les Hébreux se souillèrent en mangeant les hécatombes immolées aux morts dans les sacrifices de ce dieu.

marche de la pensée, les mêmes développements, les mêmes expressions dans la profession de foi du patriarche et les documents venus d'Egypte: il serait bien étrange de ne pas y retrouver le même enseignement.

Après avoir affirmé sa foi et son espérance en ce vengeur qu'il sait vivant, Job, avec les théologiens de la vieille Egypte, ajoute aussitôt: lorsque mon corps aura succombé, *de mes chairs je verrai Dieu*: je le verrai moi-même, mes yeux le contempleront, non ceux d'un autre.

C'est là, en effet, ce que répète sans cesse l'Egyptien qui vient d'invoquer l'assistance d'Osiris et qui a échappé à la mort par son intervention.



Je viens près de toi, Seigneur des dieux et des hommes, j'arrive pour contempler tes beautés (1).



Je vois le dieu grand dans l'intérieur de son tabernacle, en ce jour de juger les âmes (2).



Je suis venu voir les dieux, quand vous dévoilez votre face (3).

(1) Todt. 135.

(2) Todt. 26, 6. 3.

(3) Todt. 149. 23.